

Gérard Bessette, *Une littérature en ébullition*, Montréal,
Éditions du Jour, 1968, 317 p.

Robert Vigneault

Volume 2, numéro 2, août 1969

Le roman canadien (1945-1960)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500090ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500090ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vigneault, R. (1969). Compte rendu de [Gérard Bessette, *Une littérature en ébullition*, Montréal, Éditions du Jour, 1968, 317 p.] *Études littéraires*, 2(2), 267–270. <https://doi.org/10.7202/500090ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1969

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

thématique. Il n'a pas voulu envisager les procédés romanesques ni les procédés d'écriture dans leur complexité : sa recherche se place sur un autre plan que le plan technique, linguistique ou stylistique.

L'ouvrage de M. Godin est en partie conçu selon les perspectives classiques de la recherche universitaire : il donne sa place aux explications biographiques, il précise les influences littéraires et philosophiques. Ces recherches ne laissent pas de côté l'inconscient, sans que soit fait appel cependant aux méthodes psychocritiques. Mais l'ouvrage de M. Godin est très ouvert aux apports de la pensée contemporaine : par exemple quand il s'agit d'étudier l'imagination mythique, la vision du primitif, Jung, Lévi-Strauss, Gurdjif, G. Durand, Eliade sont mis à contribution. Dans l'étude thématique, il est tenu grand compte des travaux de Bachelard, souvent cité, mais dont les interprétations sont parfois discutées. Il n'entraîne pas dans le projet de M. Godin de rechercher une explication sociologique à ce retour au mystère que l'on constate chez un certain nombre de romanciers contemporains : son ouvrage porte en sous-titre « une poétique du mystère » et s'en tient à une recherche spécifiquement littéraire. Celle-ci, savante sans être jamais pesante, à la fois précise et sensible, apparaît comme une étude essentielle de l'œuvre de Bosco.

Nicole BOTHOREL

Faculté des Lettres de Rennes

□ □ □

Gérard BESSETTE, *Une littérature en ébullition*, Montréal, Éditions du Jour, 1968, 317 p.

Serait-il injuste d'affirmer que la « présence de la critique » au Canada français est un phénomène

relativement récent, et que, tandis que la poésie, l'essai et jusqu'à un certain point le roman ont chez nous des bases solides, la critique est encore dans l'enfance ? Très peu de chercheurs ont la patience des longues tâches dans ce domaine ; on préfère d'ordinaire la facilité des exposés impressionnistes, brillants peut-être, mais qui ne résistent pas à un examen sérieux des textes. Ou bien on consacrera à plusieurs écrivains des études trop rapides et forcément éphémères. Le patient exégète qu'est Gérard Bessette n'encourt pas ce reproche. Depuis une « Analyse d'un poème de Nelligan », parue en 1948 dans *l'Action universitaire* (reproduite dans le présent recueil), et *les Images en poésie canadienne-française* (Beauchemin, 1960), jusqu'aux plus récentes études d'*Une littérature en ébullition* (1968), il est un des pionniers de cette critique scientifique, consciencieuse, exhaustive (si possible), volontiers austère, et qui a le mérite peu banal d'être à coup sûr utilisable. On peut même suivre dans les écrits de M. Bessette le cheminement d'une méthode. L'« Analyse d'un poème de Nelligan » (1948), « Bonheur d'occasion » (1952) — ces deux études figurent dans *Une littérature en ébullition* — ainsi que *Les images en poésie canadienne-française* (1960) relèvent plutôt de ce que l'auteur appelle de la « critique formelle ». Les études d'*Une littérature en ébullition* sur Gabrielle Roy, Yves Thériault, Claude-Henri Grignon, Anne Hébert, Émile Nelligan appartiennent à la psychocritique qui semble avoir désormais toutes les faveurs de M. Bessette.

Soulignons donc le fait que le présent recueil offre, en plus des études inédites, des essais qui remontent aussi loin que 1948 et 1952. On sera ainsi moins étonné par un certain flottement d'ordre méthodologique, inévitable dans un

ouvrage ainsi composé. L'auteur eût gagné, à mon avis, à reprendre certains passages, voire à refondre des chapitres entiers, à la lumière de l'évolution accomplie. Par exemple, les réflexions sur la critique littéraire (pp. 27 à 30) me semblent maintenant dépassées en raison de ce qu'est devenue la manière de M. Bessette. Et les problèmes de méthode étant à l'ordre du jour, j'aurais trouvé intéressant que l'auteur fit le point sur sa démarche critique. Aussi bien, les questions qui me viennent à l'esprit après la lecture de cet ouvrage important portent surtout sur la méthode de l'auteur.

« La dislocation dans la poésie d'Anne Hébert » débute par une suggestive analyse phénoménologique. Celle-ci terminée, le critique pouvait s'orienter vers une psychanalyse existentielle qui eût tenté de définir le projet d'être de la poétesse. Il a choisi la perspective freudienne, et nous pourrions constater avec lui que l'auteur du *Mystère de la parole* manifeste une tendance heureuse à se « désombilicaliser » (p. 22). Si on accepte les postulats de cette méthode « clinique », — ils m'apparaissent à moi solidement établis, et M. Bessette les manie la plupart du temps avec une étonnante pénétration d'esprit — les révélations de l'auteur sont très éclairantes. N'empêche que je me pose un certain nombre de questions sur cette encombrante nomenclature clinico-littéraire qui m'apparaît assez souvent difficile à manier, sinon explosive. . . Le psychocritique ne serait-il pas tenté de réduire l'œuvre à un *cas*? La valeur esthétique d'un poème ou d'un roman n'est-elle pas sacrifiée au diagnostic? N'est-ce pas ce que Anne Hébert, Yves Thériault, Gabrielle Roy ont créé (mus par leurs complexes, si l'on veut) qui nous intéresse, en définitive? La démarche critique de M. Bessette semble axée

sur la résolution finale de l'œuvre en schéma psychanalytique. Au lieu d'une mise en valeur de l'œuvre, on aboutit à une découverte de l'homme, et encore limité à ses coordonnées psychiques.

En contraste, la critique du « Jardin d'antan » de Nelligan s'inspire d'une tout autre méthode : il s'agit, cette fois, d'une critique vraiment « formelle » et même très technique. Et pourtant, quoiqu'il ait prôné au début le recours à ce type de critique plutôt qu'à la critique « historique » (portant sur la biographie et les circonstances historiques) ou « foncière » (s'attachant au *fond* ou aux idées de l'auteur), je crois que, sauf dans l'analyse de ce poème et dans certaines autres analyses d'ordre formel (je songe aux remarques sur la technique romanesque de Gabrielle Roy, par exemple), M. Bessette aboutit la plupart du temps à un type de critique qui tend paradoxalement à rallier la manière de Sainte-Beuve : autrement dit, la pointe de ses analyses est dirigée sur les conflits latents de l'homme plutôt que sur le style de l'œuvre. Qu'il soit utile, éclairant de procéder à cette psychocritique m'apparaît indiscutable, encore que j'aie de plus en plus tendance à y voir une sorte de vestibule de la critique « formelle » qui s'attache à révéler l'œuvre plutôt que l'homme.

Au moment d'entreprendre une excellente étude sur « Nelligan et les remous de son subconscient », bien connue d'ailleurs, M. Bessette annonce qu'il fera « l'analyse existentielle ou freudienne » de Nelligan. Mais l'analyse existentielle, telle que définie par Bachelard dans *la Poétique de l'espace* ou par Sartre dans *l'Être et le Néant*, est-elle forcément freudienne? Ne peut-on déterminer les manières d'être d'un écrivain ou son *projet* (axé sur l'avenir) sans essayer de les expliquer par la psychanalyse freu-

dienne, donc sans les réduire à leur cas ? Il me semble maintenant que l'explication freudienne appliquée à la littérature est, en dernière analyse, minimisante, et moins révélatrice d'une œuvre que d'un homme aussi banal, en définitive, que le commun des névrosés de ce monde. Pour tout dire, la psychocritique intensive et systématique ne me paraît pas franchir le seuil d'une véritable critique littéraire. Et elle me semble très délicate à manier, sinon gênante, quand elle porte sur des écrivains encore vivants. La manière de M. Bessette est-elle toujours heureuse sur ce point ? Les révélations apportées sur certains aspects pénibles des relations entre Gabrielle Roy et sa mère, pour ne donner qu'un exemple, me semblent friser l'irrespect. Au fond, dans ce domaine, tout est affaire d'attitude, de dosage, d'éclairage, d'orientation, de parti pris du critique. Il me semble essentiel de *sauver* l'œuvre d'une réduction clinique tout en utilisant les données de celle-ci pour éclairer l'œuvre. Car l'œuvre est tout de même *d'un autre ordre*. Elle est transposition, dépassement du vécu ; Freud dirait : sublimation. Elle crée un monde autour d'une pensée ou d'une simple chose. Et si l'imagination créatrice se soumet à certaines conditions de l'être et du vécu, elle est encore davantage le théâtre d'inexplicables alchimies. Les écrivains sont souvent les plus mauvais exégètes de leur œuvre : sans doute répugnent-ils à ramener à des causes ou origines parfois troublantes et souvent banales ce qu'ils estiment comme le meilleur d'eux-mêmes. On peut toujours expliquer la rose par le fumier, mais à quel prix !

Les réserves que je formule sont importantes, mais elles ne m'empêchent pas pour autant d'admirer la pénétration d'esprit et la rigueur intellectuelle de M. Bessette. Ainsi il révèle que l'avarice de Séraphin

est secrètement motivée par la crainte de la luxure : l'or dresse un rempart contre le sexe redouté. « En effet, Séraphin fuit la chair dans l'argent, se fait un mur d'argent pour se protéger de la chair. L'argent — qui n'est en fait qu'un prétexte mais un prétexte inconscient — lui interdit les jouissances sexuelles » (p. 95). Yves Thériault, cette force de la nature, offre évidemment aux fouilles de la psychocritique un souterrain riche de tous les gisements sexuels imaginables, et M. Bessette ne se fait pas faute de les exploiter à fond et avec un indiscutable bonheur. Le conflit parent-enfant, qui oppose les « morts » et les « responsables » et se solde par la mutilation punitive, agit ici comme le noyau germinatif de l'œuvre entière. M. Bessette a scruté tous les textes avec l'œil perspicace, froid et triomphant du clinicien ; il manie les concepts freudiens : condensation, scission, déplacement, etc., d'une façon très ingénieuse ; rien ne lui échappe. Il arrive que, devant un raffinement peut-être excessif de l'interprétation, on soit tenté de lui retourner le mot de Baudouin : « nous avons affaire à un symbole, non pas à une allégorie » (p. 117). Mais cela se produit rarement : la méthode acceptée, on marche.

Dans les chapitres sur Gabrielle Roy, l'auteur s'attache de façon plus explicite au phénomène littéraire. Les personnages féminins de l'œuvre sont mieux réussis que les personnages masculins : l'auteur l'avait déjà démontré en 1952 dans un article qu'on retrouve ici. Il reprend la question en appendice et, s'interrogeant sur la faiblesse du personnage de Jean Lévesque, il en découvre la cause dans les interventions intempestives de la romancière donnant lieu à une sorte de « brouillage » qui nuit à la technique romanesque. En revanche, Gabrielle Roy excelle dans

l'emploi de la *pathetic fallacy*, ce phénomène de transformation de la nature sous le coup de l'émotion. « Je ne connais pas, affirme Bessette, dans notre littérature de roman où les relations corps-esprit et les échanges moi-non-moi soient aussi intimes, aussi intenses que dans *Bonheur d'occasion* » (p. 276). Revenant à la psychocritique avec « la romancière et ses personnages », M. Bessette dévoile la relation intime qui unit le personnage de Jean Lévesque et de l'auteur : Gabrielle Roy « avait besoin de créer Jean Lévesque pour prendre connaissance de certaines couches profondes de sa propre psyché et pour se libérer d'un obscur sentiment de culpabilité » (p. 287). Ce sentiment affleure à la conscience de l'auteur de *la Route d'Altamont* et M. Bessette a eu le mérite de signaler son importance dans la genèse de l'œuvre entière. On pourra s'étonner de ne pas voir figurer ici l'excellent article publié dans *Livres et auteurs canadiens 1966* : « *la Route d'Altamont*, clef de *la Montagne secrète* ».

Je serais encore porté à reprocher à l'auteur des expressions maladroites ou d'un goût douteux, un certain manque de fini dans l'écriture, mais on comprendra qu'il traîne après lui le lourd appareil explicatif de la psychanalyse. La cave de nos instincts renferme un monde à l'état sauvage, brutal et sans ménagements : le problème du psychocritique remonté de ces profondeurs est de savoir quel usage il fera de ces redoutables secrets. Quand, avec tout le tact possible, il sait les détourner au profit de la critique littéraire, il apporte une contribution importante à l'intelligence des œuvres. En dépit des réserves exprimées, et qui rendent hommage d'ailleurs au caractère stimulant de la pensée de M. Bessette, *Une littérature en ébullition*

offre des études solides avec lesquelles il faudra désormais compter.

Robert VIGNEAULT

Université Laval

□ □ □

Écriture, cahiers de littérature et de poésie composés par Jean-Luc SEYLAZ et Bertil GALLAND. Paraissent à Lausanne, 11, place Saint-François. Quatre volumes, respectivement les 45^e, 49^e, 57^e et 61^e *Cahiers de la Renaissance vaudoise* ; avril 1964 (175 p.), février 1966 (159 p.), mai 1967 (172 p.), avril 1968 (118 p.).

De la Suisse française nous parvient une revue d'une rare qualité qui témoigne à tous égards d'un profond respect pour l'œuvre écrite et pour ceux qui la servent. Les quatre volumes publiés jusqu'à ce jour (il en paraît un presque à chaque printemps depuis 1964) de ce recueil au titre sobre, *Écriture*, composent une prestigieuse anthologie de la littérature romande contemporaine.

Si, du premier au quatrième cahier, la formule a varié, ce fut imperceptiblement et il faut reconnaître que les modifications ont été judicieuses. On a réduit de moitié le nombre des textes ; de même, celui des collaborateurs. Les comptes rendus, chroniques et anecdotes qui encombraient les premiers volumes ont peu à peu laissé toute la place aux textes de création littéraire, parmi lesquels dominent les poèmes. De fait, la collection entière rend un hommage exclusif à la poésie, tant est souveraine l'influence qu'elle exerce sur les récits aussi bien que sur les essais. La Romandie vibre encore du passage du poète.